

« Je frôlais des images qui me paraissaient refléter une vie intérieure que j'ignorais... J'apprivoisais des vertiges. Je conjuguais les chants qui effleuraient mon âme et la musique intime qui animait mon corps dans son ascension... » peut-on lire de manière



rimbaldienne dans *Lettre à un inconnu* (extrait de *Lettre de danse*). Aurélie-Ondine Menninger, à travers une poésie lyrique nous conduit à la rencontre d'elle-même, au plus près de ses sentiments, de ses attentes, de ses espoirs. Au cœur des mots, au cœur du poème, c'est la femme désirée, aimée, aimante, qui s'exprime, avec cette belle part du mystère et de la beauté intérieure; c'est aussi la danse comme moyen d'évasion et le tango des poètes qui défilent sous nos yeux, jusqu'aux derniers pas « au dernier moi ». C'est assurément une quête vers la liberté et l'amour, mais un amour pur et absolu, voire platonique. Avec *Lettre à un inconnu* Aurélie-Ondine signe une très belle création poétique et un véritable chef-d'œuvre littéraire.

Éric Guillot

(Ci-dessus: Aurélie-Ondine Menninger, photographie de Claudio Margolin, artiste argentin).

CHER JE-NE-SAIS-PAS-QUI, L'AUTRE EN MOI-MÊME

J'ai perdu l'esprit hier, en regardant par la fenêtre.
Encore un jour!
L'amour se perd...

Je croyais que l'on pouvait inscrire un sentiment fort dans le temps comme sur le papier éternel des sensations. Mais tout se dissout.

C'est de l'eau, c'est du sable, ça glisse dans le temps quelque part hors du corps... Et l'âme!

Toi et tes « vibrations »!
Cette valse que j'aime tant, que j'ai dansée dans les bras de mes cavaliers fous de tango, je l'ai dansée avec mes douleurs et ma joie folle d'être et de mourir au monde!
J'espérais revivre tout mon amour au contact de la musique! Je ne savais rien de la dissolution des sentiments_ que tout se perd avec les jours...

Car mes sentiments vivent et mes souvenirs ne sont pas des choses mortes que l'on abandonne derrière soi ils sont un autre moi-même à chaque jour qui est encore « aujourd'hui » et ils me suivent, et je les porte tous les jours sur mon corps, dans mon cœur, comme des bijoux qui me blessent.

Car mes souvenirs me blessent ils m'écorchent, ils ont ouvert la brèche d'une plaie profonde, celle, sculptée dans le marbre de « L'Amitié » par Cristoforo Stati.

M'aimeras-tu demain?

Me seras-tu indifférent?

Me regarderas-tu amoureuxment?

Et comment savoir, alors, si tu joues ou même ce que, réellement, tu ressens à mon égard?

Toutes ces pensées me tuent.

Ma tête me fait mal.

Je ne suis plus tout à fait légère

et même mon écriture ne danse plus.

Aie, aie, aie...

Ne plus penser...

Comme ce serait agréable!

Me balancer sur un nuage au rythme du soleil et du vent

et perdre la notion du corps...

Toi, mon corps, source de plaisir et de douleur, laisse mon âme en paix, laisse-la rejoindre d'autres âmes et danser enfin avec elles!

Que mon âme rejoigne le tango dans le noir

Qu'elle danse un tango perpétuel loin de moi,

d'un moi à l'autre.

Aveugle, ça dansera en moi, en dehors de moi, ce sera de même, la danse comme corps, lieu, et espace, tango depuis le sang jusqu'à la lumière et la lumière comme sang, de la matière à l'invisible, à l'indicible, à l'insensible où tout est sensible depuis la lune jusqu'au grain de sable, de l'être à l'absence, au silence, à la joie, la peine, le mot jusqu'à son vide, vidé de son sens, vibrant avec ses lettres tachées attachées toutes imprégnées des sens de leur auteur, vivant encore loin de son corps, encore!, au dernier pas, au dernier moi...

Oh... Ma peine...

Toi qui m'entraînes... Tais-toi!

Et mes larmes...

Vous aussi... Soyez tango, portez mes robes vides, mes tisons morts sans les volutes de la danse, faites vivre à nouveau un tango, pour l'amour du souvenir du corps et d'un amour mort...

Soyez tango, tango, tango...

Tristement,
ton autre toi.

Lettre à un inconnu

Prose poétique d'Aurélie-Ondine Menninger



Samantha Schmidt « Cercle vicieux », 2011 (Assemblage).

- J'ai rêvé de nous...

Jetée au fond des eaux par le seul regard que tu m'offris ce matin-là, je retombai dans ce brouillard du rêve...

- Nous étions dans un musée, et tu avais enlevé ton pull pour l'attacher autour de nous deux.

Tu l'avais noué derrière mon dos, nous étions serrés l'un contre l'autre, et tu as dit que nous étions maintenant comme un tableau de Klimt.

La salle était toute blanche et lumineuse et tu étais grand pour nous deux. Le pull était comme un grand manteau, une deuxième peau ou un troisième corps, et je me suis dit que depuis longtemps j'étais là, dans cette salle, dans ce musée, grande, belle, enracinée en l'instant et amoureuse de toi.

mon nom est un paradis oublié
loin de moi et du fait que j'existe
c'est par lui que l'on m'appelle

et ne sachant si je dois répondre
je me tais
me doutant que le silence
peut aussi à sa manière
agir comme une réponse

tapis derrière le son que produit
mon nom
j'oublie que quelqu'un est
ce que devrait être « moi »
sous ce nom que l'on prononce
et pourtant qu'aucune émotion ne provoque
pour secouer l'être
ainsi nommé

« Quel est votre nom ? »

« non » dis-je
car je n'existais pas.

À propos d'Aurélie-Ondine Menninger

Aurélie-Ondine Menninger est née à Mulhouse en 1984, étudiante, elle a rédigé son mémoire de recherche sur la « Mélusine » de Franz Hellens. Doctorante en Lettres, elle vit et travaille depuis quelques mois à Buenos Aires où elle effectue des recherches pour sa thèse sur la place du tango dans la littérature mondiale, sous la direction de l'universitaire Michèle Finck. Critique d'art, essayiste, ses poèmes ont paru dans *Poésie Première*, la *Revue Alsacienne de Littérature*, l'*Arbre à Parole de la Maison de la Poésie d'Amay*, *Les voix nouvelles de l'Est...* Aurélie-Ondine Menninger est membre du collectif « Poésie à vivre », créé récemment à Strasbourg. L'auteure a déjà publié *Une virgule dans un sac de pierres* et *Lettres à Bleue*, aux éditions Éditinter.

Cher ami inconnu,

Se perdent les mots toujours occupés dans la forêt de mes pensées, et mon visage que dans tes phrases tu dis rencontrer, pour moi est absent... Je danse aveugle avec la peur de me cogner aux mots sans les reconnaître... Ainsi se perdent les mots, au milieu de mes pensées, ou dans la nuit.

Et devant l'angoisse du temps qui passe, comme dominée par une soudaine pulsion, me vient parfois, par orgueil, l'envie d'arrêter une lettre qui court, au passage, qui court...

Mon regard, est alors celui d'une folle dans la danse seulement, je trouve une grâce, une légèreté.

Maître, je deviens reine-fixe-tournoyante, soleil autour duquel on tourne... Femme-fleur-en-flammes...

J'accroche des regards aux pans de mes robes tourbillonnantes, je me nourris des astres perdus de la salle, des yeux-étoiles de mes cavaliers, de la force qui me soulève, je me suspends au vertige, aux merveilles du manège, à l'extase redessinée en transe, celle que mon cœur écrit avec joie dans les trépidations qu'il ajoute aux rythmes essentiels de ses battements... Car... ça bat Milonga, ça bat Tango, et Candombe... ça bat en fièvre même!

Je m'abandonne, mais fière, en capitaine de navire perchée sur les lames de vagues dangereuses, aux dessins tracés avec adresse, à l'art de la joie_belle et fiévreuse, peintre en musique, j'entre en danse comme une nageuse...

Petits danseurs sur lettres fragiles, voilà ce que sont mes mots! Mais moi, mon corps et moi, dansons jusqu'à la mort du tango quand il se fait triste dans les âmes et que le rideau tombe. Depuis, je rêve... Je rêve d'une robe rouge de Derviche, de robes-pages-à-tourner, de jupons de phrases vibrantes façon papier froissé... de jupes plissées frémissantes à même la peau... À la précision de mes talons aiguilles qui dessinent à la sévérité de la pointe du compas la blessure profonde, je m'enroule, volute virevoltante, accomplissant les courbes, enluminures de mes imaginations. Au baroque des cambrures de mon corps-arabesque, je me vêts du mouvement et je m'élance, j'entre en esquisse, en magie, en musique, je deviens tango du premier « t » au dernier « o » tonnant comme au tambour, rendant son écho aux pulsations de mon cœur battant. Mais au fait, mon cœur que bat-il au juste?

Bat-il bien tous les temps « et deux et un », « et deux et un »? Bat-il la musique que mon corps accueille en résonance, bat-il un rythme parallèle, organique, bat-il un plaisir caché, un amour interdit, ou impossible, un désir, une passion... Et alors, est-il en accord avec ces tangos d'âmes sans âge? Bat-il? Précipité? Bat-il à contretemps, bat-il trop vite le vide vers lequel tous nous tendons...

Soudain au pilori, c'est mon exécution qui m'interpelle, le dernier gong avant le dernier battement.

Hier, j'aurais dit que le tango a jeté du feu dans mon âme... Aujourd'hui, je peux te confier qu'il fait couler un acide bien plus puissant qui pénètre dans mes veines et que je suis condamnée...

Ta fidèle amie, Aurora

- Connaissez-vous, je vous prie
le chemin de l'âme?

- Non, je regrette

...Le corps, je ne conçois que le corps...

- Mais qui êtes-vous donc?

...Enfin, qui êtes-vous donc?...

- Je suis celui qui ne vous aime jamais je suis votre amant

- Je suis celui qui ment, qui ment, qui ment...

- Connaissez-vous, peut-être alors, le chemin de l'amour?

- Le chemin de l'amour?

- Jamais entendu parler...

- Alors...Où allez-vous?

- Je vais où mon désir m'emporte...

- Je suis... Le corps qui vous tente...

et vous êtes ce que vous cherchez tant

Un intervalle de silence sépara d'une éternité l'âme du corps.

Puis ils se quittèrent sans se souvenir jamais

d'un impossible échange

dont le vent souleva l'écho hors du temps.

Biographie de Samantha Schmidt

L'artiste est diplômée de l'École des Arts et Métiers de Vevey.

Grands prix de la Ville de Cognac 1990 et 1992.

Grands prix des Métiers d'Art 1990, 1997 et 2006.

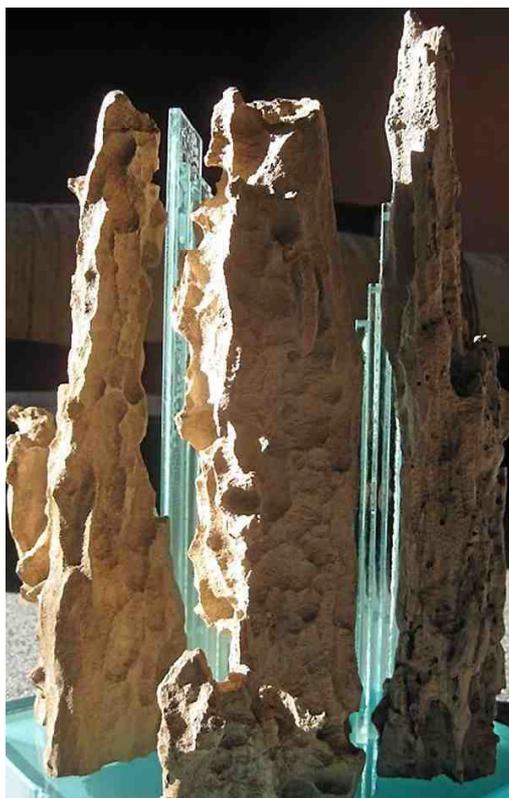
Best of du Verre 2004 - Fédération Française des Professionnels du Verre. Samantha Schmidt a exposé du 3 au 28 septembre 2013, à la Galerie d'Art en Beauregard, à Montreux (Suisse).

Expositions permanentes :- Atelier S (30, avenue Côte-Vermeille, zone artisanale) 66300 Thuir. Visite toute l'année, sur rendez-vous.

- Atelier 18. Collectif d'artistes

(18, rue Pasteur 66190 Collioure). Ouvert toute l'année.

www.samantha-schmid.com/index.php



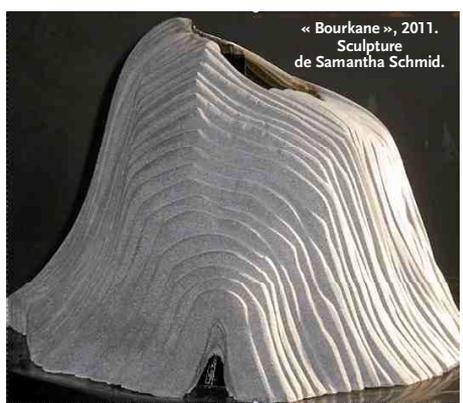
« Prélude » sculpture de Samantha Schmid.

En gravissant la montagne, je m'approchais progressivement d'une âme qu'il me semblait connaître... Épuisée d'avoir déjà commencé à marcher... Je continuais, les mots sur la route montrant des obstacles à dépasser... Jamais je ne me suis arrêtée... Jamais je ne me suis retournée... Jamais je n'ai pensé que je pourrais redescendre, je n'en avais aucun désir... Je frôlais des images qui me paraissaient refléter une vie intérieure que j'ignorais en les trouvant belles, de loin... J'apprivoisais des vertiges, l'espace se déployant sous mes pas, sur un chemin formant courbes et arabesques, comme une spirale d'air et de lumière, une volute de tissu léger dont j'aurais été le tailleur... Je rencontrais des pensées surasant mon nom sur mon passage qui dans une jolie voix cristalline faisaient écho à mes pensées... Je conjuguais les chants qui effleuraient mon âme et la musique intime qui animait mon corps dans son ascension... Je ne me sentais déjà plus ni terrestre ni aérienne, mais en-dehors comme si l'espace et le temps avaient fait naître ensemble une nouvelle dimension dont j'étais et le témoin et le créateur... Les chemins que j'empruntais, les sentiers que j'arpentais, étaient des phrases en écriture, des interrogations ou des expressions ondulant au fil de ma course... Je ne savais plus si j'arriverais un jour au sommet... Mais je me laissais guider, comme hypnotisée par une phrase sans point qui se serait répétée à l'infini dans mes veines avant d'atteindre mon âme... L'ascension devenait difficile... Les poings fermés, je décidai de continuer... Il me fallait arriver au bout de cette course, d'intuition je savais que je ne pourrais plus reculer... « J'irai jusqu'au précipice et je sauterai... » me dis-je, persuadée que la seule issue était que la montagne s'arrête elle-même avant que je n'atteigne son extrémité... Je rêvais que la montagne me parle, qu'elle me raconte l'histoire de cette pierre immense, formée il y a des siècles, forgée par le soleil, le vent, la pluie, les désespoirs, qu'elle me confie sa peine, née dans la pierre blessée de toutes les pensées effritées des âmes venues y pleurer... Je rêvais de cette amie, géante et fragile, qui m'aurait gardée dans son corps de pierre jusqu'à ma chute... Je rêvais d'être médusée dans le rocher, arrêtée ainsi dans ma course éternelle vers moi-même... Je rêvais d'être la montagne, de porter la robe de pierre, d'être la géante de silence et d'observer les solitudes égarées depuis mon sommet si convoité... Je rêvais que mes pensées s'écroulaient une à une, tombant de la montagne et que je devais les ramasser, une, à une... La montagne ne s'est jamais penchée pour me parler... Jamais je n'atteindrai son sommet... La montagne a disparu dans le brouillard, alors que j'avais oublié pourquoi je la gravissais... Un vent de colère avait fait tomber des larmes de pierre... Alors, j'ai vu les phrases se tordre, les pensées chuter dans le vide, et les mots tomber dans l'oubli...

Héloïse des Saintes Étoiles
Majestueuse dans sa robe de lune
Brisait des astres pour son simple plaisir
Son joaillier en faisait des perles et des diamants
Qu'elle portait à son cou ou suspendait
dans l'espace pour
Suggérer des chemins, créer de sinueux sentiers
pour l'âme
Héloïse des Saintes Étoiles dansait
Sans cesse
La mort pour elle, était ce pas de travers
Qu'un jour elle ferait
Trébuchant sur une étoile
Héloïse la Belle faisait des
Bijoux de sa tristesse
Et n'en était pas moins malheureuse
Héloïse Héloïse...
Ton nom est comme de la neige
Taillée dans le froid
Glacé et beau comme un sentiment d'amour
Cristallisé par le souvenir
Une joie perdue, égarée dans l'âme
Et qui danse encore
Héloïse vivait dans des poèmes
Loin des mondes
Où l'on court les yeux brisés
Héloïse dit que le rêve
Est sa demeure
Car, enfin
Les songes y ont des ailes
Héloïse
Tous te cherchent
Le sais-tu ?
Ils n'ont que ton nom sur les lèvres...
« Héloïse »...
« Ce sont pourtant eux qui m'ont abandonnée... »
Soupira Héloïse
Dans un souffle glacé
Et elle se mit à danser, danser, danser...

LETTRE À UN INCONNU
(10 avril 2011. Début de soirée.
Seule... sur la terrasse La corde à Lingé)

Cher inconnu,
Dommage que vous n'ayez pas posé la question...
Je vous aurais invité à ma table, j'avais prévu déjà quelques réponses... et c'est peut-être mieux ainsi, car, avec vous, je n'aurais pas été « correcte ».
- Êtes-vous seule à cette table ?
- Non, voici « regret » en face de moi portant une robe noire. Elle s'est faite belle pour l'occasion. Et « tristesse » à mes côtés, que vous ne voyez pas non plus car il n'est pas dans vos dessins de la voir...
Qu'auriez-vous répondu à cela ?
Je n'en sais rien, j'aurais souhaité que vous vous manifestiez. Ce ne fut pas le cas.
Pour mon rendez-vous, je n'étais, de toute façon, pas aussi belle que je l'aurais souhaité.
A peine réveillée, mon visage avait l'air sauvage comme devait paraître fou mon regard pas fraîche, je manquais d'expression et, blessée à la jambe gauche, ma démarche était moins fluide que d'habitude.
Je n'étais donc pas tout à fait prête à entrer en scène. Et vous non plus, puisque vous ne l'avez pas fait.
Remarquez que j'aurais pu être une anti-héroïne de P. Lagerkvist, celle des « Âmes masquées », amoureuse au pays des âmes, mais « au pays des âmes », seulement.
Trop de répliques ont manqué à mon répertoire de « femme-aimée-imaginaire » pas assez imaginaire pour la légèreté de l'histoire, trop fantasque pour la beauté des « répliques ». Un arbre, seul, me tint compagnie, en prime, mon imagination placée en verrière: le petit verre de Pinot noir, et les initiales gravées : N & A... négation de moi-même peut-être... J'aurais tant aimé que vous vinssiez, votre silence était un supplice... mais, enfin, c'est mieux ainsi... vous ne me quittez pas. Et je vous embrasse.
Votre Âme.



« Bourkane », 2011.
Sculpture de Samantha Schmid.

Paroles d'ici
Las aventuras del Pr. Zefirin Maneta IV. Mandat al repaus a Fontromeu

Vertat que los liceans començavan de s'interessar a l'istòria... mas tanben a la geografia. O cal ben dire, lo biais d'ensenhar s'era modernizat. « Les tribulations d'un chinois en Chine » lor faguèt entreveire las costumas del continent asiatic. Amb Indiana Jones descobriguèron l'America, de mercé « Les aventuriers de l'arche perdue » trevèron pel mond sens jamai se n'alassar.
Se los escolans mai serioses, los qu'avian una plaça reservada dins la primièra rengada, a costat del burèu del mèstre, se, e mai eles, aqueles joves, s'èran pas meses a cantar e a dançar de còp que i a...
Se, se e se...
Lo professor Maneta tornava far l'istòria de França. Se disiá seriosament que programava d'organizar un viatge escolar de quinze jorns dins la França del nòrd, suls passes dels peluts de la guèrra grand, la de 14 ! N'aprofitarián per butar dusca a París. Farián una visthada al grand estadi de França. Saïque, dins la capitala, traparián ben un spectacle que lor agradèsse... Nadavan dins l'òli los escolans tan coma lo professor !
Mas, perquè los collèges generalament indifferents venián ara escotar darrièr la pòrta de la sala de classa ?

Dins los estanquets de la vila se'n disián de bonas, corrisián d'istòrias estranhas. Lo professor Maneta perdriá pas lo carabiròl ? Virariá pas canturla ? Mas que podiá aver d'influéncias maleficas suls joves !
Pr'aquò, dins tot aquò, i aviá quicòm qu'era de mal comprenne. Quand los corses s'acabavan, que los liceans e lo professor sortissián de la classa, tot aquel mond tornavan venir carlivesents, e la jornada se contunhava coma se de res non era.
Evidentament la novèla se conflava e s'expandissiá per la vila. Arribèt a las aurellas del provisor. Los parents se pausavan de questions, se mingravan. Lo telefon quita va pas d'esquilar. Los quitis jornalistas ne volián saupre un pauc mai sus aqueles metòds novèls d'ensenhament. De tant de vam que prenguèt aquela rumor, sautèt del provisor a l'inspector, de l'inspector al rector d'Acadèmia. Veniá un afar dels grands. (Un moment lo professor Maneta se pensèt que sas relacions amorosas amb la polida Angelina era estadas descobèrtas). Lo rector telefonèt a l'inspector.
L'inspector sonèt lo provisor. Sul pic lo professor Maneta foguèt convocat al burèu de son superior.
« Sènher professor Maneta, me semblatz força las ! I diguèt lo provisor. Lo mestier d'ensenhare es pas aisit... Amb las annadas, quita pas de venir dificil. Las causas evoluisson e cambian. Compreni plan qu'avètz besonh d'un pauc de repaus. Lo rector a nomenat lo professor Capdevièlh per vos remplaçar qualques setmanas. Anaretz al licèu climatic de Fontromeu, vos farà grand ben. - Mas, mas, mos corses... lo programa... ai pas res demandat... - I a pas res a discutir. Es un òrdre de la ierarquia. Serà melhor per vos (e pels autres se pensa dins son cap lo provisor). Farètz una pausa e nos tomaretz requinquilhats ! - Mas... - Anem, anem, lo vòstre remplaçant arriba deman matin. Adieu professor Maneta. Segur passaretz un sejom agradiu. »
Aital lo professor Maneta coneguèt los liceans del licèu climatic de Fontromeu. D'aquel temps Angelina, ela, tombèt malauta, una crisi d'asma. Lo medecin la mandèt a la montanha, del costat de Fontromeu per una brava mesada. Las coincidéncias...

Lo professor Capdevièlh s'i acostumèt pas dins aquela classa sorna que sentiá. De mai las causas se presentavan pas plan. Tanlèu lo primier jorn los liceans l'avián escassat : « lo sol nene-proveta qu'es demorat din la proveta dusca a la naissença ». La clòsca pelada, lisa e lusenata, bombuda un pauc, era l'imatge invèrs del cuol del tube a ensages. Vertat que d'escaisses ne mancava pas al licèu. De còps que i a los joves fan mòstra d'imaginacion. I aviá « Fend-la-bisa », tojorn preissat tant per sortir coma per dintrar. Un del nas crocut era « lo Gal » e sa femna evidentament « la Pola ». Un autre cambacort lo sonavan « Doble-mètre » (Una antifrassa, desencusatz-me ! Qué que se diga, mancan pas de cultura los liceans !). Un belàs li disián « Pibola », mai ordinari... (Una antonomasia pr'aquò !).
Conscient qu'aquò podiá pas anar, lo rector prenguèt la decision de mandar un autre remplaçaire. Lo provisor li faguèt la leïçon a aquel. Cossí que sia, era estat avertit, li calia demorar al licèu de la Doga, dusca al retom del professor Maneta. (De seguir)
IVETA B.

Descobrir Loïsa Paulin

Loïsa Paulin (1888-1944) es considerada uèi coma un dels autors occitans moderns mai importants de sa generacion. A mai que mai escrich de poèmas, mas tanben un jornal e d'unas correspondéncias son publicadas ; d'autres escriches son encara a publicar.
Lo dijòus 10 d'octobre, a uèch oras del ser, a l'Ostal del Patri-mòni a Rodés : presentacion d'un recuèl de poèmas, escambis e lectures. A gratis e dobèrt a totes.